

# LECTURES

---



## NOTES DE LECTURE

**Jean-Marie Desport, Martine Tavan, Pascal Villecroix  
et Francette Villeneuve,  
*HISTOIRE-GÉOGRAPHIE, 4<sup>e</sup>-3<sup>e</sup>,  
Programmes pour la Réunion,  
Paris, Hatier International, 2001, 96 p.***

La parution de cet ouvrage est, pour la Réunion, un petit événement éditorial. C'est en effet le premier manuel permettant d'adapter le programme national d'histoire et de géographie à l'enseignement dans les collèges de l'académie conformément aux instructions ministérielles du 24 février 2000 applicables à la rentrée de cette même année. Cette parution constitue aussi un événement pour l'IUFM puisque ses auteurs y enseignent tous, soit à plein temps (Jean-Marie Desport, Martine Tavan et Pascal Villecroix), soit à temps partiel (Francette Villeneuve). Elle permet également aux éditions Hatier de devancer un de leurs grands rivaux dans le domaine de l'édition scolaire, Hachette, dont l'ouvrage concurrent est paru quelques mois plus tard.

Destiné aux élèves des classes de quatrième et de troisième, le volume paru en 2001 doit être complété, dès 2002, par un autre destiné, lui, aux collégiens de sixième et de cinquième. Relié sous une couverture souple, il se caractérise par une faible pagination (moins de cent pages) et un grand format, traditionnel dans les manuels du secondaire, qui autorise la publication de nombreuses illustrations. Et celles-ci, en couleur, sont en effet omniprésentes et multiformes : cartes, reproductions de tableaux, d'affiches ou de cartes postales, dessins humoristiques et extraits de bandes dessinées, timbres-poste et, bien entendu, photos. Certaines sont d'ailleurs superbes, comme les vues aériennes des pages 30-31 et 36. Mais pourquoi avoir publié deux fois le même cliché du terminal sucrier de Port-Réunion à deux pages d'intervalle (37 et 39) ?

Logiquement, ce sont les pages de présentation des grandes parties et des chapitres qui bénéficient de la plus luxueuse iconographie.

Le livre ayant pour objectif de renforcer l'identité réunionnaise en adaptant les programmes nationaux aux réalités régionales n'est consacré qu'à ces dernières. La consultation de la table des matières, à la dernière page, permet de vérifier que cette adaptation, présentée en page 3, est ici effectivement mise en œuvre. L'ouvrage est divisée en quatre grandes parties : deux pour la classe de quatrième et deux pour la classe de troisième.

À chacun de ces niveaux, on trouve une partie « histoire » et une partie « géographie ». Pour la classe de quatrième : « Du début du peuplement à la veille de la Grande Guerre (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles » et « La Réunion : la France dans le Sud-Ouest de l'océan Indien » ; pour celle de troisième : « La Réunion de 1914 à nos jours » et « Société et économie de la Réunion ». L'ensemble couvre toute l'histoire de l'île jusqu'à aujourd'hui : même les très récents débats opposant les partisans et les adversaires de sa division en deux départements (la fameuse « bidép ») sont en effet évoqués.

Les chapitres sont très brefs. Chacun d'eux commence par une courte présentation des auteurs : quelques lignes qui constituent une sorte de résumé où les informations à retenir sont mises en valeur par des caractères gras. Puis suit une sélection de documents nombreux et divers, numérotés et accompagnés de questions simples (en général une par document). L'un d'eux, page 15, reproduit le décret de la Convention du 19 mars 1793 qui rebaptise Bourbon en île de la (avec un petit « l »...) Réunion. Naturellement, eu égard au public visé, les textes, parfois en créole, sont très brefs. Il s'agit souvent de textes de sources officielles ou de témoignages de l'époque étudiée. De même, les tableaux statistiques sont très synthétiques. Le tout est complété par des encadrés de vocabulaire.

Certains chapitres font l'objet de petits dossiers de trois à six documents regroupés sur deux pages et accompagnés de questions, qui mettent l'accent sur des aspects jugés particulièrement intéressants par les auteurs, qu'il s'agisse de « La traite vers Bourbon au XVIII<sup>e</sup> siècle », de « La Réunion de toutes les couleurs » ou de « La grande distribution à la Réunion ». « Port-Réunion », « porte d'entrée de l'île », a même droit à un double dossier.

Le volume se termine par des rubriques pratiques : une page de « Repères histoire », une autre de « Repères géographie », trois sujets qui doivent permettre de se préparer au brevet des collèges et un index.

Jusqu'au bout, on le constate, les auteurs ont cherché à donner aux collégiens de la Réunion un outil simple et efficace qui, malgré sa taille réduite, leur apporte des informations très nombreuses, ce qui devrait contribuer fortement à leur faire mieux connaître leur région, son passé et son présent. Si l'on ajoute que sa présentation, attrayante, est tout à fait réussie, on ne peut que souhaiter que les élèves et leurs professeurs apprécient l'ouvrage autant que l'auteur de ces lignes.

**Jean Lombard (sous la direction de),  
 PHILOSOPHIE DE L'ÉDUCATION :  
 QUESTIONS D'AUJOURD'HUI. L'ÉCOLE ET LA CITÉ,  
 Paris, L'Harmattan, collection « Éducation et philosophie »,  
 1999, 180 p.**

D'entrée de jeu, Jean Lombard souligne à juste titre que « la crise de l'École ne se réduit pas à quelques symptômes, si souvent et complaisamment décrits : la baisse, réelle ou fantasmée, des niveaux et des rendements ; l'inadéquation dénoncée, à tort ou à raison, aux besoins de la société et de l'économie ; l'échec scolaire dont l'importance alimente l'exclusion et, plus récemment, la violence » mais relève bien plutôt de « l'absence subite de références dans un contexte déséquilibré et incertain » (p. 12), en proie à l'essoufflement des modes de régulation traditionnels et à une perte de légitimité des institutions.

Cette remise en cause n'affecte pas seulement les connaissances et les méthodes, mais également les valeurs et les finalités, la fonction « herméneutique » – celle qui, pour reprendre une formulation de Bernard Charlot, propose, « à travers la scolarité », une « première interprétation de notre environnement et de notre cadre de vie » – cédant la place à une logique de type « utilitariste », voire « managériale ».

Face à de telles dérives, écrit Christiane Ménasseyre, la devise des Lumières, *Sapere aude*, mérite plus que jamais d'être à l'honneur. S'il est vrai que « c'est sous l'aspect de la contrainte que s'affirme la liberté » (p. 39), *magister* et *dominus* ne pouvant être confondus, c'est aussi en osant se servir de son propre entendement que l'homme, témoignant de sa confiance en la raison, est appelé à s'émanciper.

Tirant profit des « sages avertissements » du marquis de Condorcet, Bernard Jolibert fait remarquer de son côté que cette exigence d'une « citoyenneté éclairée », irriguant la Cité tout en la faisant vivre et en assurant son unité, rencontre sur son chemin deux obstacles majeurs : celui du « dogmatisme » moral ou pédagogique, proche de l'« embrigadement sectaire », et celui du « relativisme sceptique », assujetti au *diktat* du « politiquement correct » et affichant ouvertement ou plus insidieusement le dénigrement du savoir. Politesse et culture générale peuvent fort heureusement constituer ici des remparts efficaces car toutes deux, présupposant l'accès à l'universel, « obligent à sortir du nombrilisme narcissique et de l'intérêt particulier et immédiat » (p. 72), donnant ainsi à la personne sa cohérence et les appuis normatifs sans lesquels l'individu ne pourrait résister aux « séductions de la facilité » (p. 78).

Reprenant les critiques adressées par Robert Ballion au début des années quatre-vingt aux zéloteurs du « consumérisme éducatif », Marcel Lucien entend dénoncer pour sa part la « fascination de l'outil technique » et la « manipulation des signes » : la vraie communication, est-il argué, est au contraire « portée par une parole d'autant plus riche qu'elle est chargée de plus de silence, de ce silence qui indique notre commune appartenance à ce dont nous parlons, objet que chacun saisit dans la présence de l'esprit à lui-même » (pp. 98-99).

La vigilance, poursuit Charles Coutel, s'impose. Une illustration parmi d'autres : « On ne demande plus à l'élève s'il est cultivé et instruit mais s'il est conscient de son "projet professionnel" » (p. 116), les « objectifs » remplaçant le travail d'apprentissage, les « activités » et la « spontanéité » les cours et l'enseignement. La tâche est donc immense d'autant que, comme le rappelle Marc Borotto, « une humanité qui lit de moins en moins, qui échange de plus en plus sommairement, est une humanité qui oublie le grand texte du monde » (p. 145). Quelles que soient les difficultés rencontrées, conclut Maurice Thirion, la réflexion philosophique – celle, par exemple, d'un Cavaillès ou d'un Canguilhem – demeure indispensable pour « éveiller », « former le jugement » et concourir de la sorte activement à la « socialisation méthodique des jeunes générations ».

Une contribution, on le voit, très décapante, bien ficelée et qui devrait trouver un large écho.

**Gilles Ferréol**

Université de Poitiers (Laresco-Icotem)

**Francis Dupuy,**  
***ANTHROPOLOGIE ÉCONOMIQUE,***  
**Paris, Armand Colin, collection « Coursus / Sociologie »,**  
**2001, 192 p.**

Branche de l'anthropologie sociale, l'anthropologie économique « vise à saisir, dans une perspective comparée, la gamme des dispositifs mis en œuvre par les sociétés de manière à produire et à échanger les biens matériels nécessaires à leur consommation et à leur reproduction en tant que groupes » (p. 4). S'intéressant à des sociétés où l'économique est loin d'avoir l'importance qu'il a aujourd'hui dans la nôtre, elle est amenée à porter un regard anthropologique sur des manifestations économiques souvent enfouies, voire dissimulées « dans l'épaisseur insécable du social et agis au sein de rapports *a priori* non économiques » (*ib.*), mais qui sont loin d'être

ignorées des anthropologues, comme le montre l'intérêt qui leur est porté par des auteurs aussi illustres que Morgan, Malinowski, Firth ou Evans-Pritchard. Toutefois, l'auteur se place dans la perspective de Maurice Godelier pour qui l'économie est au cœur de la vie sociale et joue donc un rôle essentiel. Les composantes de toute société, en effet, sont amenées à produire des richesses, à les échanger, à les distribuer, à les consommer et, éventuellement, à chercher à se les approprier. Il faut donc examiner les « mille façons de faire de l'économie » (p. 12) en partant de la « nature réelle des rapports sociaux et plus encore de leur(s) fonction(s) » (p. 13) car, hormis dans le système capitaliste, les rapports économiques ne sont jamais séparés des autres rapports sociaux.

Cette mise au point faite, les trois écoles de pensée de l'anthropologie économique peuvent être présentées. Suit donc la conception que les formalistes (pp. 13-15), les substantivistes (pp. 15-18) et les marxistes (pp. 18-24) se font de l'économie.

Dans le deuxième chapitre de cette première partie consacrée aux théories et aux méthodes, fondamentale, Francis Dupuy s'attache à montrer que, dans de nombreuses économies :

1. Les rapports de parenté déterminent très largement les rapports économiques puisqu'ils constituent le « principe intégrateur des fonctions de la vie sociale » (p. 29), leur déclin ouvrant la porte à l'État ; l'auteur y reviendra longuement dans la dernière partie de son ouvrage où il montrera à quel point les rapports entre économie et parenté sont étroits dans les sociétés que, faute de mieux, on qualifie de « primitives », certes, mais aussi dans les sociétés paysannes occidentales jusqu'à une période très récente et dans l'économie « informelle » aujourd'hui un peu partout dans le monde.

2. Contrairement à ce qu'on pense généralement, surtout depuis Adam Smith et la naissance de la théorie classique de l'économie, aucune société ne fonctionne réellement en autosubsistance ; les surplus dégagés, au lieu d'être mis au service de l'accroissement de la production, sont souvent destinés à des fêtes, à des cérémonies ou à d'autres pratiques ostentatoires comme le *potlach*, susceptibles de contribuer au prestige, donc au pouvoir, de ceux qui en usent.

C'est ce que l'auteur se propose de démontrer dans la deuxième et la troisième parties de l'ouvrage consacrées respectivement aux sociétés sans classe – où il examine plus particulièrement les logiques sociales qui sous-tendent le *potlach* et la *kula* (chapitre 3), puis le don et le contre-don (chapitre 4) – et à certaines sociétés stratifiées, qu'elles soient à chefferie (chapitre 5) ou à État (chapitre 6).

Qui dit économie dit monnaie. Cela méritait bien quelques développements, d'autant que, dans ces sociétés, celle-ci, que l'auteur envisage comme un code tout à la fois culturel, social, politique et économique, « sert à payer et non à acheter » (pp. 5-6) et vient en équivalent autant des hommes que des biens. Il est vrai, souligne l'auteur, que c'est la monnaie de « sociétés dans lesquelles l'*homo œconomicus* n'est ni le référent culturel, ni le modèle de comportement » (p. 143).

Au total, voilà un ouvrage fort intéressant dont le double intérêt, me semble-t-il, est, d'une part, qu'il démontre que l'économie de nos sociétés est loin d'être un modèle unique, mais au contraire une forme parmi d'autres possibles, et que, d'autre part, les faits économiques ne sauraient être envisagés sans considérer la sphère sociale dans laquelle ils s'insèrent.

**Philippe Guillot**  
IUFM de la Réunion

**Anne Raulin,**  
***ANTHROPOLOGIE URBAINE,***  
**Paris, Armand Colin, collection « Coursus / Sociologie »,**  
**2001, 188 p.**

La ville dans tous ses états, ou presque. C'est ce que le lecteur découvrira dans cet ouvrage d'anthropologie, certes, qui s'adresse donc à des spécialistes, mais n'hésite pas à se faire l'écho de travaux d'historiens, de géographes et de sociologues, lui donnant une dimension plus générale susceptible d'intéresser un public beaucoup plus large. Ce dernier sera d'autant plus nombreux que, dans la grande majorité des cas, et de plus en plus, il habite la ville, désormais hégémonique.

Mais qu'est-ce que la ville, dira-t-on ? Sur quels critères peut-on dire que telle ou telle agglomération peut être considérée comme urbaine ou non, et ses habitants définis comme des citadins ou des ruraux ? Répondre à ces questions n'est pas chose si aisée, les définitions pouvant varier en fonction des regards qu'on porte à un phénomène urbain à la fois mouvant et d'importance croissante, en particulier dans les pays en développement où, désormais, les plus grandes agglomérations concentrent plus d'habitants que dans les mégapoles des pays riches. C'est ce que l'auteur s'attache à faire, mais seulement dans la deuxième partie de l'ouvrage.

Auparavant, en effet, Anne Raulin, afin de montrer la complexité du phénomène urbain et la difficulté relevée plus haut, a choisi de jeter un regard

sur le passé, privilégiant, pour ce faire, les structures et les villes de l'Antiquité et du Moyen-Âge. Quatre grandes étapes sont ainsi distinguées avant l'époque contemporaine : les cités-États grecques à l'origine des « conditions d'une gestion démocratique de la Cité » (p. 24) ; Rome, qui bâtit un « espace public monumental » (*ib.*) organisant l'assimilation des populations les plus diverses ; les invasions barbares et musulmane, cette dernière laissant de magnifiques traces de son passage dans l'architecture espagnole ; la constitution, enfin, sous l'égide de la chrétienté soucieuse de lutter contre la colonisation de l'Islam, de villes nouvelles, profondément féodales aux composantes les plus diverses.

La troisième et la quatrième partie abordent des réalités beaucoup plus proches des nôtres. Il s'agit, en effet, de savoir qui vit en ville aujourd'hui, comment se décompose la population urbaine, quelles « subcultures » (p. 125) – de jeunes, de rue, etc. – développent ses composantes, même quand elles sont peu nombreuses, sur quel territoire. Les principaux acteurs – jusqu'à une période récente – bourgeoisie et classe ouvrière, font l'objet du chapitre 6, alors que le suivant examine comment et dans quelles conditions ont pu se constituer, notamment aux États-Unis, en France ou au Royaume-Uni, des minorités ethniques et des ghettos. Il s'agit aussi d'examiner quelles relations les citoyens entretiennent avec leur ville et leur quartier, et comment les « identités citadines » (p. 165) sont mises en scène dans ce que l'auteur n'hésite pas à qualifier de « théâtre urbain » (p. 150) à travers des « fêtes identitaires » (p. 151) et tout un « folklore urbain » (p. 153) où chacun peut être tour à tour acteur ou simple spectateur : défilés, processions, pèlerinages, certes, mais aussi marchés forains, foires et brocantes, et même commerces spécifiques de marchandises « authentiques » ou d'appellation d'origine contrôlée.

Loin de conclure à la dissolution de la ville dans un « mode de vie universellement urbain » (p. 169), l'auteur croit au contraire, face à « l'abstraction contemporaine des identités nationales » ou européenne, au relatif déclin des identités de classe et à la « méfiance envers les identités ethniques et religieuses » (p. 170), à son « rôle capital dans la formation des identités contemporaines » (p. 169). L'ouvrage d'Anne Raulin, consacré à une discipline jeune, puisque née véritablement dans ce « laboratoire social » (p. 55) que fut le Chicago du début du siècle dernier, s'inscrit ainsi résolument dans notre présent.

**Philippe Guillot**  
IUFM de la Réunion



# LES FORMATEURS DE L'I.U.F.M. PUBLIENT...

## Livres

Aux éditions **L'Harmattan**, dans la collection « Éducation et philosophie », dirigée par Bernard Jolibert et Jean Lombard, est paru, en 2001, un recueil d'études réunies et présentées par ce dernier, *L'École et les savoirs*, où l'on trouve notamment des travaux de :

- **Bernard Jolibert**, « **Comment appréhender le système éducatif ?** Les trois tentations du pédagogue », pp. 25-57, article par ailleurs publié dans *Expressions*, numéro 17, mai 2001 ;
- **Bernard Vandewalle**, « **L'intégration scolaire de l'enfant en difficultés et les savoirs** », pp. 139-156.

Chez le même éditeur, sont également parus, en 2001, deux ouvrages de **Bernard Vandewalle** :

- ***Kant, éducation et critique***, collection « Éducation et philosophie », 152 pages.

L'éducation fut, pour Kant, à la fois une pratique quotidienne, comme professeur d'université, et une question centrale pour une philosophie critique qui prétend, à nouveaux frais, redéfinir l'activité du sujet dans le monde et les conditions de sa pensée et de sa liberté. Cette nouvelle image de la pensée et de son exercice s'accompagne d'une véritable révolution copernicienne en pédagogie. S'il n'y a pas de traité de pédagogie constitué comme tel par Kant, la réflexion pédagogique est pourtant présente dans l'ensemble de l'œuvre proprement critique. L'enjeu est d'importance : la possibilité d'un passage de la nature à la liberté, de la sensibilité à l'entendement, du désir pathologique à l'autonomie pratique. Ce qui est monnayé sous ses espèces critiques dans la question d'un passage *a priori* du sensible à l'intelligible, dans les théories du schématisme théorique, de la typique pratique et du symbolisme esthétique, est présenté ici sur un mode anthropologique dans la problématique d'une institution éducative du sujet de la connaissance et de l'action. Il importe ainsi de voir quel est le retentissement pédagogique des grandes innovations conceptuelles de la philosophie critique.

- ***Santé et critique. Le sentiment vital dans l'œuvre de Kant.***

Contrairement à l'image traditionnelle du moraliste désincarné, Kant se montre, tout au long de ses écrits, particulièrement attentif aux questions relatives à la santé, au corps et, plus généralement, à tout ce qui participe du monde de vie de l'homme dans ce qu'il a de plus sensible. C'est un Kant inattendu qui se révèle alors, soucieux de toutes les formes concrètes de la vie humaine, attentif à tout ce qui manifeste

l'épreuve d'un sens vital. La séparation kantienne entre le phénomène et le noumène, le sensible et l'intelligible, ne dispense pas, bien au contraire, de rechercher des passages possibles qui permettent de retrouver l'unité concrète de la vie humaine. L'esthétique est un terrain privilégié pour une telle élucidation du sens vital. Le sentiment du beau et du sublime est l'épreuve d'un épanouissement de toute la vie en nous qui enveloppe une disponibilité pour le bien-penser et le bien-vivre. Loin de toute lecture irrationnelle du sentir, le sentiment esthétique de la vie apparaît comme l'initiation d'une réflexion, l'affirmation d'une puissance de juger. Le sens vital est ainsi justiciable, dans son institution esthétique, d'une enquête rigoureuse, authentiquement transcendante. C'est la capacité du kantisme à interroger tout ce qui fait la densité de la vie humaine qui est en jeu ici dans une véritable apologie de la sensibilité vitale. Celle-ci prend la forme d'une physiologie du jeu de la vie, d'une anthropologie des usages de la vie et d'une esthétique du sens vital.

Chez le même éditeur, mais dans un tout autre registre, **Michel Pousse**, fort de son passé de demi de mêlée et de président du Comité régional de rugby, nous livre une réflexion sur son sport favori à l'heure de son passage au professionnalisme : *Rugby : les enjeux de la métamorphose*, **L'Harmattan / Université de la Réunion**, collection « Espaces et temps du sport », 2002, 125 pages.

Toujours aux éditions **L'Harmattan**, sont parus les actes d'un séminaire organisé du 17 au 22 avril 2000 par l'IUFM de la Réunion sur le thème *Pour une éducation interculturelle. Recherches et pratiques*, 2001, 144 p. Parmi les textes réunis par Danièle Houpert, alors directrice adjointe de notre établissement et responsable de cette semaine de réflexion, on trouvera les interventions de :

- **Sylvie Wharton**, « Pour l'intégration d'une réflexion sur les processus cognitifs dans la formation des enseignants : l'exemple de la didactique de la langue ».
- **Bernard Jolibert**, « Politesse et lien social ».

De **Dominique Tournès**, on peut lire « Une histoire des approximations successives : des équations numériques aux équations fonctionnelles », dans *Proceedings of the third european summer university "History and Epistemology in mathematical Education"*, sous la direction de Patricia Radelet de Grave, **Université catholique de Louvain**, 2001, vol. 2, pp. 473-495.

L'article retrace l'histoire de la méthode des approximations successives à partir de textes susceptibles d'être utilisés dans l'enseignement. Dans la première partie, on s'intéresse à l'emploi de méthodes itératives pour l'extraction des racines carrées et cubiques, et, plus généralement, pour la résolution des équations numériques. Les

exemples couvrent une période allant de Héron d'Alexandrie à Newton, en passant par les mathématiques arabes et indiennes. Dans la seconde partie, on examine comment les procédés d'approximations successives ont été étendus par Newton et ses successeurs à la résolution des équations fonctionnelles. On met notamment en évidence que la méthode a été pratiquée en mécanique céleste et en physique mathématique bien avant qu'elle puisse être formalisée dans des cadres abstraits vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Aux **Presses universitaires du Septentrion**, dans la collection « Sciences sociales », série « Sociologie », est paru, en janvier 2002, un ouvrage collectif dirigé par Gilles Ferréol, *Rapport à autrui et personne citoyenne*, dans lequel sont publiées les contributions de deux enseignants de l'IUFM :

• **Philippe Guillot**, « **Particularisme et unité d'une société plurielle : la Réunion** », pages 235-262.

À l'heure où, dans certaines parties du monde, s'exacerbent les particularismes, il est une île dans l'océan Indien où cohabitent pacifiquement des populations d'origines pourtant fort diverses. Si, comme dans toute démocratie, s'y expriment mécontentements et revendications qui, parfois, peuvent troubler l'ordre public, ceux-ci ne font aucunement référence à des questions ethniques, mais essentiellement à des problèmes ayant trait à l'emploi, aux salaires ou encore au logement. Quatre catégories de causes sont ici invoquées pour expliquer la faible probabilité de conflits interethniques : une très ancienne tradition de métissage, une concordance moins nette que dans les autres anciennes colonies entre position sociale et appartenance ethnique, une immigration incessante et diversifiée, et la construction d'une culture originale.

• **Bernard Jolibert**, « **La politesse et l'éducation à la civilité** », pages 279-297, article reproduit dans ce numéro.

Enfin, depuis juillet dernier, on peut emprunter au service commun de documentation du Tampon ainsi qu'à la médiathèque de l'IUFM, à Saint-Denis, un « dossier de formation », abondamment illustré, élaboré par **Jacques Lambert** : *Jeu et apprentissage à l'école ?*, IUFM de la Réunion, 2001, 246 p.

Conçu en vue d'aider à l'élaboration de mémoires professionnels sur le thème annoncé, ce dossier comporte une recension bibliographique très large, la collation d'une dizaine de textes de référence, un inventaire des outils utilisables dans diverses disciplines et des propositions d'expérimentation sur trois supports classiques (tangram, jeux de quadrillages et solitaire). Il s'adresse avant tout aux professeurs des écoles (actuels et futurs).

### En revues

- **Dominique Tournès**, « **Pour une histoire du calcul graphique** », *Revue d'histoire des mathématiques*, 6 (2000), pp. 127-161.

Les méthodes géométriques de construction des équations, que Descartes a placées au premier plan dans la lignée des travaux grecs et arabes, semblent tomber en désuétude vers 1750 face à l'essor rapide des nouvelles méthodes algébriques. En fait, après 1750, ces méthodes géométriques continuent à vivre et à se développer au sein des mathématiques appliquées et des sciences de l'ingénieur, au point de donner naissance à un véritable calcul graphique. Renouvelé par les apports de la géométrie projective, ce calcul connaît son apogée dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et perdure jusqu'aux années 1970, au moment où il décline et disparaît brutalement face à l'essor des calculatrices électroniques et des ordinateurs. L'article retrace les grandes étapes de l'évolution du calcul graphique en le replaçant dans son contexte scientifique et culturel, présente ses trois grandes composantes que sont la statique graphique, la nomographie et l'intégration graphique, et fait un état des recherches récentes qui lui ont été consacrées.

- **Patrice Pongérard**, « **Problème de Cauchy caractéristique à solution entière** », *Journal of mathematical sciences*, University of Tokyo, 8 (2001), pp. 89-105.

Pour un opérateur différentiel fuchsien d'ordre  $m$  et de poids  $p$  au sens de M. S. Baouendi et C. Goulaouic, (« Cauchy problems with characteristic initial hypersurface », *Comm. on pure and appl. math.*, 1973), on aborde l'étude du problème de Cauchy dans des espaces de fonctions entières. Indiquons que cette question a été étudiée par H. Yamane (« Global Fuchsian Cauchy Problem », *Journal of mathematical sciences*, University of Tokyo, 2000) ; mais les résultats obtenus ne coïncident pas, pour  $p = m$ , avec ceux de P. Pongérard et C. Wagschal (« Problème de Cauchy dans des espaces de fonctions entières », *Journal de mathématiques pures et appliquées*, 1996). Le travail de l'auteur repose principalement sur le théorème du point fixe dans un espace de Banach défini par une fonction majorante à deux variables adaptée au type d'opérateur considéré. La méthode proposée permet de généraliser les résultats de Yamane et de donner l'ordre de la solution. Lorsque  $p = m$ , on retrouve bien les théorèmes connus.